

Sarah Manigne

Quitter Madrid

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

L'ATELIER, *roman*, Mercure de France, 2018.

QUITTER MADRID

Sarah Manigne

QUITTER MADRID

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

À mes filles

ALFREDO

Oh! [...] Pourquoi pleures-tu?

VIOLETTA

J'avais besoin de larmes...
Maintenant je suis tranquille...
Vois-tu? je souris...

GIUSEPPE VERDI,

La traviata

Je m'étais assoupie et je ne crois pas avoir entendu la première déflagration. C'est le choc du freinage qui m'a réveillée. J'ai résisté de manière automatique à la force qui m'emportait vers l'avant et j'ai senti l'atroce douleur dans le dos, dans la nuque.

J'ai ouvert les yeux. La lumière du wagon était coupée, mais des étincelles et l'éclairage intermittent des néons me donnaient à voir des images saccadées. Les cris venaient de partout. Ma tête était dans un étai, privée de tous ses sens.

Pourquoi n'ai-je pas compris tout de suite? Combien de temps a duré mon état de sidération? J'ai cru un instant que j'allais rester assise là, que je n'avais pas même la force de chercher à comprendre. S'il fallait faire preuve de courage physique, puiser en soi une puissance inconnue, je me déclarais par avance vaincue. J'avais toujours su que mon corps était un mécanisme ténu. Lorsque les autres étaient heureux de se faire violence, de dépasser leurs limites en poussant un peu plus loin l'effort et la douleur, je lâchais prise. J'étais lasse. Je m'étais parfois demandé si ce pouvait

être une véritable spécificité physique, une incapacité chez moi à produire la précieuse endorphine, ou si ce n'était finalement qu'une faiblesse morale. Mais, après tout, rester calme et patienter était peut-être le meilleur comportement à adopter. J'avais toujours détesté les mouvements de panique et les accès d'hystérie.

Soudain une femme a crié « c'est une bombe, c'est une bombe » et immédiatement tout a changé. J'ai su ce qu'il fallait faire. Il fallait que je sorte, que je sorte absolument. J'avais froid, les hurlements me tailladaient l'esprit. Je n'y voyais rien. Était-ce la fumée opaque qui obscurcissait ma vue ou les étincelles qui m'obligeaient à fermer les yeux? J'ai tendu les bras et j'ai repoussé de toutes mes forces tout ce qui obstruait le passage. J'ai posé les pieds, tant bien que mal, l'un après l'autre, en équilibre, tordant presque mes chevilles, et je me suis extraite du wagon.

Sur le quai, j'ai marqué un temps d'arrêt. Il y avait tant de monde. Il y avait du sang et des corps inanimés au sol. Ou étaient-ce des morceaux de corps? J'ai vu une basket bleue et je me souviens de m'être demandé ce que faisait là cette basket bleue, d'avoir pensé que c'était gênant cette chaussure au milieu du passage, que les gens pourraient faire attention.

Puis je suis sortie de mon état de stupeur et, en courant, j'ai atteint les escaliers mécaniques. Au même moment une explosion a retenti, suivie d'une autre encore plus forte.

Il paraît que ce furent la deuxième et la troisième, mais pour moi ce sont les premières, les seules que j'aie entendues et que je ne cesse d'entendre. Un nuage de poussière a alors tout recouvert, épais comme de la suie, étouffant. L'odeur infecte, de fumée ou de sang, la gorge qui brûle, les yeux qui piquent et que l'on voudrait arracher. Ma peau semblait être devenue incandescente, un brasier qu'il aurait fallu plonger dans l'eau glacée. Et le vacarme insupportable. J'entendais des milliers de cris, de pleurs, de gémissements. J'avais l'impression que le monde entier hurlait, et que je savais soudain ce qu'était la terreur, la terreur à l'état brut.

J'ai cherché frénétiquement la sortie de la gare. J'avais perdu tous mes repères. Venant à nous, en sens inverse, il y avait du jaune partout. Des casques jaunes, des hommes et des femmes en gilet jaune, des hommes et des femmes qui luttait pour pénétrer dans ce lieu que l'on fuyait tous. Et je ne comprenais pas. J'ai attrapé une jeune femme par la manche et j'ai tenté de l'arrêter. Je répétais inlassablement « c'est une bombe, c'est une bombe ».

Dans la rue, les sirènes et les gyrophares, les larges étoiles jaunes des fourgonnettes de secours, les ambulances du service d'urgence de Madrid qui ne cessaient d'arriver et dont l'inscription « SUMMA 112 » s'étalait en lettres bleu clair sur des carrosseries entièrement jaunes. Est-ce que je savais avant ce jour qu'il fallait appeler le 112 en cas de problème? Aurais-je trouvé autre chose à composer que ce foutu « 18 » français? Je n'étais même pas certaine

qu'après ce jour je parviendrais à retenir ces trois chiffres. Je n'avais jamais été bonne pour ce genre de chose, jamais été capable de retenir un numéro de téléphone, ni même de le noter correctement lorsque l'on me le dictait rapidement. Plus loin, les gilets jaunes de la police municipale, les casques et les blousons bleus des pompiers avec leurs bandes réfléchissantes et leurs inscriptions jaune fluo dans le dos. C'était étrange tout ce jaune, et j'ai pensé qu'en France les secours n'étaient pas si jaunes.

Il était à peine plus de 7 h 30 du matin et la soirée avait été si douce.

Angel était de repos au restaurant. Il avait fait des courses, acheté un délicieux vin rouge dont il nous avait servi deux verres en préparant le dîner. Son appartement ne bénéficiait pas des avantages de Madrid, mais il était plein de charme, beaucoup plus spacieux que le mien avec une grande cuisine bien équipée, et j'avais commencé à le coloniser doucement. Des livres traînaient sur la table basse et au pied du lit. Une monographie des peintures de Zurbarán côtoyait un ouvrage sur les saintes vierges et martyres dans l'Espagne du XVII^e siècle. Des catalogues de musée ainsi que des reproductions de peintures sous forme de cartes postales s'éparpillaient sur les étagères de la bibliothèque. J'avais dormi chez lui. Cela ne m'était pas arrivé souvent. Je m'y étais longtemps refusée, prétextant sans cesse l'obligation de me lever tôt alors que ses nuits à lui commençaient seulement aux premières heures du jour, de retour de son service.

Au matin, je m'étais levée sans faire de bruit pour ne pas le réveiller. De Alcalá de Henares à Madrid, il y avait à peine plus de trente minutes de trajet, mais je voulais arriver tôt au musée pour préparer une réunion avec le conservateur en chef. Il me suffisait de ne pas trop traîner, prendre une douche rapide, partir les cheveux mouillés, attendre l'arrivée à Madrid pour avaler un café au lait sucré et manger un des *pan con tomate* que j'aimais tant même s'ils n'étaient pas typiques de la région. Avec un peu de chance, si je me dépêchais, j'attraperais le train de 7 h 01. Le pas rapide, j'avais longé les rues encore désertes à cette heure. Je montais les dernières marches et j'entendais déjà le crissement des freins du train. Je l'apercevais — toit rouge, flancs blancs, et à de multiples emplacements, le trois-quarts de cercle rouge au milieu d'un rond blanc, comme un compte à rebours ou un téléchargement inachevé, logo de la compagnie ferroviaire espagnole.

Est-ce que cela aurait changé quelque chose si j'avais dormi plus tard ce matin-là? Si j'avais raté le train de 7 h 01? J'aurais pu prendre le temps de me sécher les cheveux et j'aurais alors attrapé le train suivant, celui de 7 h 04. Mais à cinq cents mètres de l'arrivée à Atocha, le long de la rue Téllez, quatre bombes y exploseraient, et y feraient davantage de morts que dans la gare. Ou alors j'aurais pu me servir une tasse de café et courir pour monter dans le train de 7 h 10. C'est alors à la station de banlieue El Pozo que l'explosion m'aurait laissée à terre. Les

quais y étaient protégés par un mur, et pourtant des policiers retrouveraient des morceaux de corps de l'autre côté. Des jours plus tard, je lirais le témoignage de ce chauffeur d'autobus de la ligne 24 qui vit voler ce matin-là en passant près de la gare des membres humains, et j'en pleurerais de rage comme je ne devais plus m'arrêter de pleurer. Peut-être que j'aurais pu retourner embrasser Angel, blotti dans les draps, en humant son odeur que j'aimais tant, même au matin. J'y avais songé un instant. J'aurais ensuite pressé le pas pour ne pas rater le train de 7 h 14. Peu importe finalement. Celui-là aussi serait fauché et c'est à la gare de Santa Eugenia que l'horreur serait advenue. Dix bombes avaient explosé ce matin-là, dix bombes en trois minutes. La terreur avait pris un tour implacable. Mais j'étais montée dans le train 21431 de 7 h 01 à destination d'Alcobendas-San Sebastián de los Reyes composé de six voitures. J'avais même eu le temps de légèrement longer les voies pour être dans l'une des voitures de queue, de ces voitures qui m'avaient toujours semblé moins bondées. Et l'horreur m'avait rattrapée.

Une fois sortie de la gare d'Atocha, je me suis assise sur le bitume du trottoir. Certains tenaient une compresse contre leur tempe, sur un genou, sur un coude, pour comprimer une plaie, ou mécaniquement, en une tentative désespérée de contenir ce qui avait volé en éclats. Parfois le sang qui avait coulé avait commencé à sécher. Les croûtes collaient les cheveux, obstruaient probablement la vision. Mais l'effroi semblait trop intense pour chercher à y remédier.

Avait-on même compris que l'on était en vie? Comment savoir au milieu de ces corps et de cette douleur que ce n'était pas l'enfer que l'on avait rejoint? Tous ces corps tremblaient. Le mien aussi, je le voyais à mes mains, je le sentais dans ma poitrine et je ne savais pas si c'étaient mes sanglots qui provoquaient cette vibration involontaire ou l'immense frayeur qui m'habitait. Et puis il y avait le silence. En dehors des gémissements et des pleurs, il ne semblait pas y avoir d'autres bruits. C'était un silence stupéfiant, comme une masse solide que l'on pourrait capturer. C'était un silence au milieu du chaos. Comment peut-on entendre autant de cris, de sirènes hurlantes et en même temps penser que l'on n'a jamais entendu un tel silence? Il était si opaque, ouateux. C'était un silence qui n'avait pas d'équivalent. Sa texture n'était en rien celle des silences que je connaissais, que je cultivais parfois chez moi ou au travail. Alors j'ai songé un instant que peut-être c'était moi qui n'entendais plus, que c'étaient mes oreilles qui ne fonctionnaient plus. Et si tous les hurlements venaient de l'intérieur de moi, de mon corps, de ma tête?

Un homme s'est approché et m'a enveloppée d'une de ces couvertures de survie en film polyester métallisé. Nous étions des dizaines assis ou allongés à même le sol. Le doré des couvertures scintillait et le jaune redevenait omniprésent. Je me suis souvenue d'une conversation de fin de soirée qui avait eu lieu avec Angel quelques semaines auparavant. J'évoquais le tableau sur lequel je travaillais et la traîne jaune froissée tenue d'une main délicate par la jeune

filles de la toile. De minuscules écailles s'en détachaient et j'en étudiais depuis des jours l'exacte composition. L'étoffe me semblait devoir retrouver un jaune plus vif, un jaune doré comme un reflet d'or, à la fois intense et léger, et j'avais parlé à Angel de tous les tissus d'or peints par Francisco de Zurbarán : des manches citrines, des fleurs et des palmes dorées, des jupons jaune citron. Ce soir-là, j'avais une nouvelle fois ouvert les livres, étalé les images, pianoté sans fin sur l'ordinateur pour faire apparaître mon Zurbarán, celui des saintes parées pour le ciel, de ces martyres en costume de dames du monde. Et j'avais montré à Angel que tout ce jaune, c'était les métaux précieux affluant du Nouveau Monde et donnant sa couleur au Siècle d'or espagnol. Tout ce jaune, c'était tout l'or du Grand Siècle. Plus tard, à Atocha, en ce mois de mars, les corps étendus, les corps sans vie, les corps disloqués, les corps martyrs, seraient enveloppés de cette couleur de roi.

Assise, j'ai attendu. Le corps tremblant, j'ai attendu. Le temps semblait comme suspendu. Madrid avait cessé de respirer. Il y avait ces hommes et ces femmes qui couraient, ces gyrophares qui tournoyaient et les sirènes qui transperçaient la ville. J'avais la sensation de vivre les choses au ralenti, dans un état cotonneux qui me rendait tout irréel. Et puis j'entendais les téléphones qui sonnaient, ces milliers de sonneries qui vrillaient l'air pur du matin. Mais ce n'est pas à cet instant — ce n'est que bien plus tard — que j'ai pris conscience que mon téléphone ne sonnait pas. Il était intact dans ma poche et il ne sonnait pas. Personne n'était en train de s'inquiéter pour moi, personne ne cherchait désespérément à avoir de mes nouvelles.

J'ai attendu je ne sais combien de temps et puis je suis partie. Je ne savais pas ce que j'attendais et il fallait que je m'éloigne, que je quitte cet endroit, ce silence, ce jaune inscrit sur ma pupille. J'ai plié avec difficulté, ou plutôt froissé, la couverture de survie. Je l'ai déposée sur le

trottoir, près d'un banc, laissant derrière moi un semblant d'ordre, et j'ai commencé à marcher. Je me suis enfuie et je les ai laissés. Tous. J'avais du sang sur moi mais j'ignorais d'où il pouvait provenir. Ma tête était douloureuse mais mes bras tachés de rouge fonctionnaient parfaitement.

Une voiture s'est arrêtée à mon niveau et la conductrice a proposé de m'aider, de m'emmener aux urgences ou de me raccompagner chez moi. Des centaines de personnes ont fait cela ce matin-là. Aider, se rendre utile, être là. Ils sont venus en voiture, ils sont venus à pied. Ils sont sortis des appartements. Ils ont apporté des draps, des couvertures, de l'eau, leurs bras pour porter, leurs bras pour enserrer, leurs bras pour réconforter. Et ils savaient déjà mieux que nous, mieux que tous ceux qui étaient à terre, errants, blessés, ce qui venait de se produire.

J'ai décliné l'aide, peut-être d'un geste, peut-être d'une phrase. J'ai sans doute expliqué que je travaillais tout près, que je n'allais pas loin. Il me suffisait de retrouver le Paseo del Prado. Pourtant je ne le voyais pas. J'ignorais totalement de quel côté de la gare j'étais sortie. À cette heure, j'aurais dû voir les trois voies embouteillées du boulevard, les feux auxquels les voitures ne s'arrêtent qu'avec retard. J'aurais dû entendre la cacophonie des klaxons. J'aimais chaque matin longer le jardin botanique royal où je retournais parfois en fin de journée, puis remonter la promenade.

Sarah Manigne

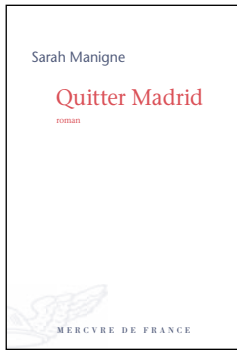
Quitter Madrid

Les saintes de Zurbarán, ces femmes parées, presque fardées, qui acceptaient extatiques la violence des bourreaux, je les avais aimées, et j'avais désormais envie de lacérer leur image, leur visage si lisse et si tendre. Désormais j'avais soif de suppliciés, de brûlés vifs, de langues coupées, de jambes brisées, de membres détachés et semés aux quatre vents. Quel mérite y avait-il à affronter le mal si tout était désincarné? Dans l'horreur qui nous avait saisis le 11 mars, nous avons hurlé, pleuré, tremblé, supplié et gémi. Depuis Atocha, j'avais le sentiment que personne ne pourrait plus jamais rien pour moi.

11 mars 2004 : attentats dans quatre trains de la banlieue de Madrid. Restauratrice de tableaux, Alice sort indemne mais choquée de la catastrophe qui fait près de 200 morts et des milliers de blessés. Après le drame, elle n'est plus la même : elle qui aimait tant raviver la beauté des toiles de Zurbarán trouve désormais son travail dérisoire. Même sa relation amoureuse avec Angel, chef-cuisinier venu de Colombie, est remise en cause. Loin des siens, seule avec sa blessure intime, elle vit les affres de la culpabilité des « survivants » : elle doit rentrer en France. Mais comment faire quand on est incapable de sortir, incapable de prendre un avion ou un train ?

Sobre et sensible, Sarah Manigne cerne au plus près le malaise d'une victime et questionne la représentation picturale de la douleur. Jusqu'à quel point l'art console-t-il ?

Après *L'atelier*, *Quitter Madrid* est le deuxième roman de Sarah Manigne.



Quitter Madrid

Sarah Manigne

Cette édition électronique du livre

Quitter Madrid de Sarah Manigne

été réalisée le 22 juin 2020

par les Éditions Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782715255012 - Numéro d'édition : 368592)

Code Sodis : U35336 - ISBN : 9782715255418

Numéro d'édition : 372800